

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 48 (1903)
Heft: 1

Artikel: Notes sur l'artillerie dans la guerre sud-africaine
Autor: Berchem, P. van
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338038>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOTES SUR L'ARTILLERIE

DANS LA GUERRE SUD-AFRICAINE ¹

Dans son numéro de juillet 1902, la *Revue militaire suisse* a donné une analyse d'un article de la « Revue des Deux-Mondes » intitulé : *Quelques enseignements de la guerre sud-africaine*. Tout en constatant que les conditions dans lesquelles cette guerre s'est déroulée sont trop spéciales pour permettre d'en déduire des solutions définitives, cet article cherche à montrer qu'elle contient des enseignements nombreux, que le feu des armes à tir rapide et sans fumée a forcé les Anglais à l'abandon de leurs anciens procédés et qu'une tactique nouvelle s'est improvisée et imposée. Ce point de vue a reçu du reste une confirmation pratique immédiate,

¹ Sources consultées :

1. Capitaine G. Gilbert, *Histoire de la guerre sud-africaine*, Berger-Levrault, Paris, 1902.
2. *The Times History of the War in South-Africa*, vol. II, Sampson Low, Marston et C^{ie}, London.
3. *Naval Brigades in the South African War*, Sampson Low, Marston et C^{ie} London.
4. Captain Holmes Wilson, dans « the United Service Magazine », 1901 : *The War ; The future of our artillery ; The artillery in Natal, Colenso ; The artillery duel ; Essays on artillery*.
5. *Notes on artillery fire* by a regimental officer dans « the United Service Magazine », 1901.
6. *Betrachtungen über den Krieg in Sud-Africa*, Beiheft zum « Militär Wochenblatt », 1901, 8^{tes} Heft.
7. Roesler, *Material und Leistungen der Feldartillerie in Burenkrieg*. « Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine », April 1900.
8. *Die Pompoms*, « Neue militärische Blätter », Januar 1901, Berlin.

puisque nous avons lu dans les *Chroniques* d'Allemagne des renseignements sur la nouvelle tactique de l'infanterie allemande inspirée par celle des Boers. On cherche donc à tirer de la guerre du Sud-Afrique les enseignements qu'elle peut donner sur l'évolution de la tactique, conséquence du perfectionnement des armes.

Ces enseignements s'adressent en première ligne à l'infanterie, vu le rôle primordial joué par le fusil dans cette guerre. Mais si le rôle très secondaire joué par l'artillerie empêche de tirer des conclusions précises pour cette arme, l'examen de quelques faits la concernant et des opinions qu'ils ont suggéré ne manquent pas de présenter quelque intérêt. Cet examen est l'objet des pages qui vont suivre, et qui n'ont point la prétention d'être complètes, car si les publications sur la guerre sont déjà nombreuses, les documents principaux, tel l'ouvrage préparé pour l'état-major anglais par le lieutenant-colonel Henderson et les documents boers dont le général Botha se propose la publication, n'ont point encore paru.

En tous cas, il y aura lieu de ne pas oublier la différence sensible existant entre l'artillerie à tir rapide, partout à l'étude aujourd'hui, et le matériel employé dans cette guerre, différence qui ne permettra pas de tirer des prévisions certaines pour l'avenir de l'artillerie.

Nous jetterons d'abord un rapide coup d'œil sur les différents matériels des belligérants, ainsi que sur leurs effectifs. Puis nous verrons les forces respectives d'artillerie dans les principales rencontres. Après avoir décrit le mode de combattre généralement employé par les deux adversaires, nous laisserons successivement la parole à deux témoins oculaires pour entendre leurs observations spéciales sur l'artillerie, en premier lieu au capitaine Holmes Wilson, de l'artillerie royale de campagne, qui a pris part aux combats de la Tugela, puis à un officier allemand qui a combattu du côté des Boers dans l'Orange. Ces deux témoins, tout en ne parlant que de choses vues, ne se répéteront pas trop fréquemment. Ils n'appartenaient pas au même camp, et ont figuré sur deux parties du théâtre de la guerre dont les terrains n'étaient point identiques.

En dernier lieu, nous laisserons la parole à un penseur, le capitaine Gilbert qui, dans son ouvrage posthume *La Guerre sud-africaine*, cherche à tirer les leçons de la campagne. Cet ouvrage mérite d'être lu et médité, et les quelques extraits

ou résumés que nous en donnerons n'ont d'autre but que d'inviter nos camarades à l'étudier. Ils y trouveront entre autres un chapitre de conclusions très intéressant. L'auteur, élargissant son sujet, s'étend sur tout le rôle à la guerre de l'artillerie nouvelle et reprend pour cela la méthode exposée par le général Langlois, commandant du 20^e corps français, dans son livre de 1892 : *L'artillerie de campagne en liaison avec les autres armes*. Le principe même indiqué par ce titre sera celui qu'il s'efforcera de dégager des leçons de la campagne.

Ces pages ne tendront donc pas à discuter les points de vue exprimés. Elles se borneront à être objectives et à mettre sous les yeux des lecteurs quelques faits et opinions fournissant matière à réflexion.

I. Matériel.

Jetons tout d'abord un regard sur le matériel employé des deux côtés.

Nous trouvons chez les Anglais :

La pièce de campagne de 76,2 mm. de 1884, perfectionnée en 1895 lors de l'introduction de la poudre sans fumée. Au point de vue balistique, on peut la considérer comme assez analogue à la pièce allemande de 88 ou à la pièce française de 80 mm. ou encore à notre pièce suisse actuelle. Elle ne possédait que des shrapnels à double fusée contenant 200 balles et réglables jusqu'à 3650 m. seulement. Elle tirait un à deux coups à la minute, avec une vitesse initiale de 471 m. Un dispositif récent du colonel Clarke a permis de supprimer partiellement le recul et de la transformer en pièce à tir accéléré pouvant envoyer cinq coups à la minute.

La pièce des batteries à cheval de même calibre, très légère, munie de shrapnels très légers aussi, interchangeables avec ceux de la pièce de campagne; cette interchangeabilité n'existait pas pour les charges.

La pièce de montagne qui tirait un obus de 7 livres, de peu d'effet.

L'obusier de campagne de 12,7 cm., lourd pour une pièce de campagne, muni de shrapnels et d'obus à lyddite, avec une portée maxima de 4900 yards.

Les pièces de siège, en majorité de 15,2 cm., quelques-unes de 12,5 cm. et de 10 cm.

Les pièces de marine, les unes à plate-forme, les autres avec des affûts pour la marche improvisés au dernier moment. Elles avaient des calibres de 15,2, cm., 12 cm. et 7,6 cm.

Enfin, des mitrailleuses Maxim, réparties par sections de deux pièces aux brigades d'infanterie et de cavalerie, et aux bataillons d'infanterie montée. Au début, c'étaient des mitrailleuses pour cartouches de fusil. Plus tard, quand les Anglais eurent constaté l'effet moral produit par les pom-poms boers de 37 mm., ils se procurèrent aussi de ces mitrailleuses de gros calibre. Elles arrivèrent à l'armée juste avant la reddition de Paardeberg.

L'obus à lyddite de l'obusier pèse 25 kg. et sa charge explosive 4,5 kg. Le cône de la gerbe est de 180°, ce qui permet avec un tir de précision de toucher derrière les couverts; mais l'effet est minime contre des cuirassements, vu la petitesse des éclats.

Quant à l'effectif des bouches à feu mises en ligne par les Anglais, il a été très variable suivant les époques, augmentant toujours au fur et à mesure des mobilisations successives que provoquèrent les premiers échecs au Natal et sur la Modder. En voici le montant à différentes dates :

Pour l'armée active :

7 octobre 1899. Total de couverture : 66 canons.

10 décembre 1899. Sont arrivées trois divisions de renfort et une batterie de montagne. 186 canons, dont 18 obusiers, et 20 mitrailleuses.

1^{er} janvier 1900. Sont arrivés une V^e division et un groupe d'artillerie à cheval. 222 canons, dont 18 obusiers, et 29 mitrailleuses.

1^{er} mars 1900. Renforts : VI^e et VII^e divisions et quatre groupes d'artillerie à cheval, dont un d'obusiers. 338 canons, dont 36 obusiers et 65 mitrailleuses.

8 avril 1900. Renfort : VIII^e division. 356 canons, dont 36 obusiers, et 81 mitrailleuses.

En tenant compte des volontaires et coloniaux, ces totaux deviennent : 407 canons, dont 36 obusiers, et 144 mitrailleuses.

Il convient d'ajouter le parc de siège débarqué entre les 15 et 25 décembre et composé de 30 obusiers; puis les deta-

chements de marine dont le nombre total de bouches à feu n'est pas indiqué. Les trois premiers, à Ladysmith, sur la Modder et sur la Tugela comprirent près de 30 pièces.

Rappelons que l'effectif total expédié en Afrique se montait au 10 avril 1900 à 200 000 hommes et 4000 marins et à la fin de la campagne à 448 000 hommes.

Chez les Boers, les troupes d'artillerie seules formaient un noyau permanent soit au Transvaal, soit dans l'Orange. L'effectif était d'environ 800 hommes avec quelques réserves. Les données sur le matériel à leur disposition ont beaucoup varié. D'après un rapport du War Office du 11 février, il était estimé à 220 ou 230 bouches à feu, mais on avait compté des commandes faites et non réalisées et d'après la *Revue militaire des armées étrangères* (avril 1901), il n'aurait compris que les pièces suivantes :

Transvaal : 4 canons de siège 155 mm. Creuzot.

6 » de campagne 75 mm. Creuzot 1895.

8 » » 75 mm. Krupp 1896.

4 obusiers » 12 cm. Krupp.

3 canons de campagne 75 mm. Maxim-Nordenfelt.

1 canon de campagne 75 mm. Skoda.

8 mitrailleuses 37 mm. Maxim-Nordenfelt.

13 » pour cartouches d'infanterie.

Orange : 14 canons de campagne 75 mm. Krupp 1892.

6 » » Armstrong, se chargeant par la bouche.

3 » de montagne Armstrong.

1 mitrailleuse 37 mm. Krupp.

3 » pour cartouches d'infanterie.

Si ces chiffres sont exacts, on arriverait ainsi à 8 pièces de gros calibre, 38 de campagne, 3 de montagne, 9 pom-poms et 16 mitrailleuses pour cartouches de fusil.

La pièce Krupp était analogue au matériel allemand actuel à tir accéléré. Celle du Creuzot se rapprochait du canon français à tir rapide, sans avoir toute sa précision ni posséder ses boucliers. L'une et l'autre, sans être tout à fait récentes, étaient supérieures aux pièces anglaises pour la portée et la rapidité du tir. Le matériel Krupp, tout en étant inférieur à celui du Creuzot au point de vue balistique, semble lui avoir été pré-

fééré par les Boers à cause de la qualité supérieure de sa munition. Les pièces de campagne possédaient aussi des obus à côté des shrapnels. Les Maxim-Nordenfelt pouvaient lancer 50 à 60 obus d'une à deux livres à la minute et possédaient des boucliers. Une partie de la munition avait une cartouche métallique fixée au projectile.

Les Boers comme les Anglais utilisaient la poudre sans fumée.

L'effectif de l'armée au début de la campagne a été estimé à 50 000 hommes, mais en tenant compte de tous les hommes qui quittaient les commandos pour rentrer chez eux, l'état des présents n'a jamais dépassé 36 à 38 000 hommes. Ce serait donc l'effectif d'un corps d'armée avec une proportion d'artillerie moitié de celle des corps d'armée des grands pays d'Europe qui se serait trouvé réparti sur ce vaste théâtre de guerre.

II. Effectifs d'artillerie dans divers combats.

Tout en renvoyant à des ouvrages historiques sur la guerre pour la description complète du rôle joué par l'artillerie dans les principaux combats, il vaut la peine de relever la liste de ceux-ci et de noter le nombre des bouches à feu qui se sont trouvées en présence. Si la chose est facile pour les Anglais, les indications touchant leurs adversaires sont peu précises ou peu sûres. Elles ne sont pas toujours concordantes.

L'armée de Joubert en entrant au Natal aurait compris 16 pièces de campagne, plus quelques pièces de type varié, parmi lesquelles le célèbre Long Tom. Sir G. White avait à lui opposer 6 batteries de campagne, une de montagne, une de la colonie du Natal, soit 48 pièces. Notons les détails suivants : A la première rencontre de Glencoe, le 20 octobre, les Boers, après avoir surpris le camp anglais par un feu d'artillerie, durent abandonner Talana Hill devant l'attaque anglaise; ils n'avaient que 4 canons et 2 Maxims contre 18 pièces anglaises. Le lendemain 21 octobre, à Elandslaagte, on voit figurer deux pièces contre la batterie du Natal tout d'abord et ensuite 12 autres pièces de campagne. A l'affaire de Rietfontein, le 24 octobre, la seule pièce boer qui ouvre le feu contre la colonne anglaise en marche se retire ensuite de-

vant 12 pièces. Frappé dès les premières rencontres du fait que les portées de l'artillerie boer dépassaient celle de l'artillerie anglaise, le général White télégraphiait à la même date pour demander des pièces de marine. Le premier détachement de celles-ci arrivait à Ladysmith le 30 octobre, juste à temps pour prendre encore part à la bataille qui précéda l'investissement de la place. Ce jour-là, Joubert mit probablement en ligne toute l'artillerie dont il disposait contre les 7 batteries anglaises. Celles-ci défendirent énergiquement la retraite, soutenues par les 3 pièces de marine qui débarquèrent du train pour aller au feu. L'une d'elles fut renversée par un projectile du Long Tom, mais les deux autres, grâce à l'effet de leurs projectiles à lyddite tout nouveau pour leurs adversaires, ne tardèrent pas à prendre l'avantage. Le même jour, la batterie de montagne ainsi que le détachement de Nicholson's Neck tombaient au pouvoir de commandos dépourvus d'artillerie.

L'armée de Cronjé, sur la Modder, avait une dizaine de canons. Lord Methuen, en l'attaquant, vit ses troupes successivement renforcées. Dans le combat d'avant-ligne du 23 novembre à Belmont, les deux pièces Krupp et les pom-poms du major Albrecht qui, la veille, s'étaient retirées en arrière des kopjes devant une reconnaissance anglaise, ne prirent pas part à la lutte. Du côté de l'attaque, nous trouvons deux batteries et le détachement d'artillerie de marine de 4 pièces de 12 livres. Le 25, à Graspan, 6 pièces Krupp, 1 Nordenfelt et 1 Maxim supportent la lutte, pendant 3 heures, contre les mêmes 16 pièces anglaises. Le 28, à Modder River, le major Albrecht avait disposé cinq pièces au centre, deux à l'aile droite, deux à l'aile gauche avec une Maxim, et les avaient toutes abritées derrière de forts épaulements. Il disposait encore d'une Hotchkiss, destinée à se déplacer au cours du combat. Lord Methuen, renforcé par une batterie, disposait de 22 pièces. Lorsqu'un peu plus tard il cherche, le 11 décembre, à forcer le dernier point d'appui de Cronjé à Magersfontein, il dispose de 3 batteries de campagne, 1 batterie à cheval, 1 batterie d'obusiers et 5 pièces de marine dont une de 15 cm. Dans cette bataille, commencée de nuit par l'attaque de la brigade écossaise du général Wanchope, l'artillerie boer, à part les pom-poms, ne se fit pas entendre avant quatre heures de l'après-midi. A ce moment, l'ouverture subite de

son feu détermina la retraite des Ecossais qui étaient restés sur place après leur échec du matin.

L'artillerie boer semble avoir joué un rôle plus faible encore dans l'Orange qu'au Natal. Nous avons la preuve que le général Cronjé disposait de bien peu d'artillerie, puisque après avoir laissé une pièce à Magersfontein lors de sa retraite sur Paardeberg, il ne livra à sa reddition que 4 pièces de campagne Krupp et 2 pom-poms. Il n'avait donc pas de gros calibres et à peine put-il utiliser ses 4 canons lorsqu'il se trouva exposé dans son camp de Paardeberg au feu de plus de 50 pièces au nombre desquelles se trouvaient des obusiers de campagne et des pièces de marine.

De leurs 4 grosses pièces de 15 cm., les Boers en avaient une devant Mafeking, une devant Kimberley et deux devant Ladysmith. Si l'on ajoute quelques pièces devant ces deux places et quelques autres avec les troupes au sud de l'Orange, on arrive à peu près à l'effectif total indiqué plus haut.

Dans la seconde phase de la campagne du Natal, le général Joubert répartit son artillerie entre la défense de la Tugela et le siège de Ladysmith. Une carte du siège dans *Naval Brigades in the South African War* indique devant cette place dix emplacements de pièces, plus cinq pour pièces de campagne. Ce chiffre doit être un maximum qui n'a même guère dû être atteint au même moment.

Le général White avait reçu, comme nous l'avons vu, des pièces de marine pour renforcer ses sept batteries. C'étaient deux 15 cm. montés sur plateforme de bois, quatre 12 livres, dont trois montés sur des affûts Scott improvisés, l'autre étant une pièce de débarquement, enfin quatre Maxims dont trois sur voitures et une sur trépied. Il y a lieu de remarquer toutefois que cette supériorité ne fut que relative vu l'approvisionnement limité en munitions qui obligea les assiégés à une grande économie, surtout vers la fin de l'investissement. Les deux 15 cm., par exemple, ne disposaient que de 300 coups chaque.

Dans les combats sur la Tugela, nous trouvons au début, à Colenso, le 15 décembre, 5 batteries de campagne et 12 pièces de gros calibre dont 2 de 15 cm. et les autres de 12 livres, contre 9 pièces boers (5 seulement d'après Gilbert) et quelques pom-poms. Dans la suite, à Venters Spruit et Spionkop à la fin de janvier, à Vaal Krantz et Pieter's Hill en février, l'artillerie

anglaise se trouve encore renforcée. Les Boers, pour contrebalancer leur infériorité, détachèrent, à l'occasion, des pièces du siège de Ladysmith. Ainsi à Vaal Krantz nous voyons un Long Tom jouer un rôle important. Ils appelèrent aussi de la Modder au Natal le major Albrecht avec la moitié de son artillerie. Cette remarquable utilisation des lignes intérieures est établie par une lettre du major Albrecht¹. Ce secours ne fut que temporaire. Aussi la disproportion des forces alla-t-elle en croissant, et lorsque les Anglais forcèrent la Tugela au moment où les Boers commençaient la retraite et la levée du siège de Ladysmith, occasionnées l'une et l'autre par la reddition de Cronjé à Paardeberg, nous voyons l'attaque de Hilongwane Hill préparée par le feu de 64 pièces contre 3 seulement.

III. Procédés de combat des belligérants.

Afin de mieux comprendre la manière dont le matériel fut utilisé, il n'est pas inutile de rappeler dans quel cadre il le fut. Voici la description de l'activité des Boers donnée par le capitaine Gilbert et résumée en quelques mots : « Après avoir pris l'initiative et l'offensive stratégique dans leur invasion du Natal, ils se bornèrent à une tactique défensive purement passive. Leur dispositif de combat est toujours linéaire, sans organisation en profondeur, sauf parfois une avant-ligne, et sans réserves. Aussi, pour renforcer un point ou étendre la ligne, on n'a d'autre ressource que de retirer du monde de la partie la moins menacée, procédé rendu possible par la mobilité des troupes qui sont toutes montées. Leurs victoires restent stériles parce qu'ils se contentent de parer sans riposter, parce qu'ils ne savent pas poursuivre un ennemi battu. Cette tactique, qui contient l'ennemi mais ne l'écrase point, leur est presque imposée par le manque d'organisation, — ils ne connaissent que le commando, — par le manque de discipline, par les effectifs très faibles enfin dont ils disposent par rapport à ceux des Anglais. »

Une lettre d'un compagnon de Villebois-Mareuil au *Journal des Débats* attribue pour une grande part le défaut d'offensive des Boers à l'élection des officiers par leurs hommes, prin-

¹ Voir *Journal de Genève*, 11 février 1900.

cipe qui aurait souvent paralysé l'initiative des chefs : « Cela va bien tant que électeurs et élus sont en communion d'idées, mais lorsque l'élu songe à faire exécuter son plan, qui n'est pas celui de ses administrés, il côtoie le précipice de la mise à pied et du remplacement par un membre de la majorité. » Les Boers, convaincus par les faits, renoncèrent plus tard à ce système en décrétant, le 4 septembre 1900, une véritable organisation militaire où les généraux et commandants furent nommés par le commandant en chef, les field-cornets par les commandants, les caporaux par les field-sornets. Mais cette organisation ne devait plus figurer que dans la guerre de guérillas dont nous ne nous occuperons pas ici.

L'officier allemand au témoignage duquel nous recourrons plus loin, caractérise ainsi la méthode de combat des Boers : « Ils avaient en général pour principe de chercher à envelopper l'adversaire ou tout au moins d'éviter eux-mêmes d'être enveloppés ; cela les a conduits à une extension considérable et par conséquent à une occupation très faible de leurs lignes. L'enveloppement de l'adversaire est avantageux, car ce mode de combat favorise mieux que tout autre l'effet de son propre feu en le concentrant et nuit en même temps au feu ennemi en le forçant à s'éparpiller. Or, l'effet du feu est aujourd'hui le grand facteur devant lequel tout le reste s'efface. Les Boers ne visaient qu'à l'effet du feu. Souvent ils ont commis la faute de ne pas utiliser les résultats obtenus en ne se portant pas en avant tout en continuant le feu, mais ce serait une erreur d'imputer leur passivité uniquement à ces formations étendues. De bons commandos conduits par des chefs énergiques ont souvent prouvé le contraire. »

On comprendra donc sans peine qu'avec leur petit nombre de pièces, leur manque d'organisation et leurs fronts très étendus, les Boers n'ont employé leur artillerie que par pièces isolées. Ces conditions générales les ont empêchés de réaliser l'unité d'action désirable entre l'artillerie et l'infanterie.

Du côté anglais, sans assister au même morcellement des forces, on peut constater que l'unité supérieure d'artillerie ne dépasse pas le groupe de trois batteries attaché à chaque division de huit bataillons. Il manque donc une organisation fixe du commandement pour la direction du feu de grandes masses. Le capitaine Gilbert décrit ainsi les procédés anglais : « Au début, leur plan d'engagement est purement linéaire comme

celui de la défense. Pas de reconnaissances, pas d'action d'avant-garde, et au lieu d'utiliser la passivité de l'ennemi pour une attaque tournante ou de répartir leurs troupes en vue d'enlever un point d'attaque décisif, ils déploient prématurément leurs forces devant tout le front. Ce n'est guère dans une pareille conduite de combat qu'on trouvera des enseignements pour l'artillerie. »

IV. Observations du capitaine Holmes Wilson.

L'un des premiers faits qui frappa le capitaine Holmes Wilson et toute l'armée anglaise dès les premières rencontres du Natal, fut la supériorité du matériel d'artillerie boer sur le matériel anglais. Si cette supériorité n'a pas joué un rôle plus important, cela peut être attribué au petit nombre de cas où les Boers purent agir par concentration du feu sur un même point pendant un certain temps, à la qualité défectueuse de leur munition, enfin au nombre trop restreint de leurs pièces.

Cette supériorité s'est tout d'abord affirmée par une portée plus grande. L'artillerie de campagne anglaise se trouva exposée plus d'une fois sans pouvoir y répondre, non seulement au feu des pièces de gros calibre, mais encore à celui de simples pièces de campagne. Les exemples ne manquent pas. A Spion Kop, le défaut de portée empêche 40 pièces anglaises de soutenir par le feu une infanterie décimée. De même à la démonstration du 24 janvier devant Breakfontein, immédiatement avant l'attaque de Vaal Krantz, six batteries de campagne subissent à découvert le feu d'un ennemi hors d'atteinte. Deux jours plus tard, quand le Long Tom apparaît à Dornkloof, l'inconvénient du défaut de portée devient encore plus sensible ; ce sont les obusiers de campagne de 12,7 cm. qui ne sont pas en état de répondre. Le Long Tom était posté sur une colline élevée et complètement à couvert ; il aurait justement fallu recourir aux trajectoires courbes de ces pièces pour avoir chance de le toucher. Monté sur un affût à éclipse, la durée de son apparition quand il tirait était très courte ; les projectiles des grosses pièces de marine dont la portée seule était suffisante, vu la durée de leur trajet à cette distance, arrivaient toujours après sa disparition et avec leur angle de chute atteignaient le parapet ou passaient par-dessus sans jamais pouvoir l'atteindre derrière l'abri. Le cas du combat

de Mooi River est encore plus caractéristique à cause de l'effet moral produit. Là, les Boers utilisèrent la grande portée de leur artillerie pour surprendre leur adversaire, comme ils l'avaient fait déjà à Glencoe. Après l'investissement de Ladysmith, ils avaient poussé une forte reconnaissance au sud de la Tugela ; un de leurs détachements avec une ou deux pièces surprit à Mooi River le camp de toutes armes du général Barton et lui envoya à 4500 yards des obus dans ses tentes, un peu comme firent les Prussiens à Beaumont en 1870. Un officier anglais présent à cette affaire, après avoir décrit l'impression très inconfortable que fit éprouver cette surprise à ceux qui la subirent, ajoute :

« Alors notre batterie s'élança au galop hors du camp et nous nous disions : C'est à présent que les Boers vont s'apercevoir qu'ils se sont mis dans un guépier ; et nous attendions impatiemment ce qui allait arriver. La batterie ouvrit son feu, celui de l'ennemi fut tourné contre elle. Bien qu'il ne lui fit pas grand mal, quelle ne fut pas notre déception à tous de voir nos six pièces obligées de se taire parce qu'elles étaient hors de portée. Comme le sol tout entrecoupé de ravines s'élevait au delà rapidement, elles ne purent s'avancer. Peut-on s'étonner de ce que notre belle confiance fut quelque peu ébranlée, après avoir vu 500 ennemis bombarder impunément un camp de 3000 hommes toute une après-midi ? »

On peut faire deux objections contre le feu à grande distance. Voici la première : la transparence tout à fait exceptionnelle de l'air dans le Sud-Afrique qui favorisait le tir de très loin ne se retrouvera pas ailleurs. Elle est évidente pour l'Angleterre, mais il y a d'autres pays où les conditions de visibilité seront aussi très favorables : l'Égypte, l'Orient, la Grèce où dans la dernière campagne on a tiré à 7000 m. en observant parfaitement le tir. La seconde est plus sérieuse : la vitesse restante des balles du shrapnel aux grandes distances est insuffisante pour produire des effets efficaces. Cette objection est appuyée par les faits observés à la guerre. Ainsi, à propos des six batteries que nous venons de voir exposées au feu ennemi devant Breakfontein, le capitaine Holmes Wilson raconte comment, après avoir tiré deux heures sans réponse, elles furent tout à coup prises sous un feu d'artillerie.

« Lorsqu'on vit tout d'un coup les projectiles éclater au-dessus d'elles sans qu'elles pussent répondre, l'armée fut

comme saisie d'effroi, se demandant si elle allait assister à une répétition du désastre de Colenso ; mais quand la fumée se fut dissipée, on s'aperçut que toutes avaient échappé aux pertes. Le tir à shrapnels à longue portée des pièces de campagne venait de se montrer tout à fait inefficace. »

La supériorité du matériel boer s'est encore montrée par sa plus grande rapidité de tir. Notre témoin a vu à Breakfontein trois pièces boers lancer sur les six batteries anglaises plus de projectiles que n'auraient pu le faire six pièces anglaises avec leur feu le plus rapide. Il ajoute que le même jour, la lenteur du feu anglais permit à une pièce boer de se retirer et à une pom-pom de s'avancer sans être inquiétées. Voilà des occasions très courtes ; il s'en présente souvent et il faut pouvoir les utiliser. L'auteur croit donc, pour ces cas-là, à une grande supériorité d'une batterie à quatre pièces à tir rapide sur la batterie anglaise à six pièces.

Passons maintenant à l'utilisation des couverts et des défilements. Les Boers firent un emploi si habile et si constant de ce facteur qu'on peut lui attribuer un rôle de premier ordre dans la campagne. Le long arrêt de l'armée de sir R. Buller sur la Tugela n'est-il pas dû principalement à l'art déployé par l'adversaire de rester complètement invisible ? L'échec de l'attaque de lord Methuen à Magersfontein n'est-il pas dû à la même cause ? N'est-ce pas, au contraire, pour n'avoir pas su y recourir que les Anglais furent chassés de Spion Kop et virent la guerre se prolonger si longtemps ? L'auteur n'hésite pas à trouver là le secret qui permit à un adversaire, incapable de résister un mois à découvert, de tenir campagne des années ; qui permit tout particulièrement à son artillerie si inférieure en nombre de ne pas être anéantie. Le dispositif par pièces isolées, si critiquable à bien des points de vue, a eu cet avantage de permettre de les cacher beaucoup mieux.

Aussi, une des principales tâches de l'artillerie anglaise a été de découvrir les emplacements des canons ennemis. Il ne fut pas rare de voir les autres armes lui venir en aide pour cela. Si l'on veut déterminer les différentes places où vont apparaître des éclairs bleuâtres à des temps variables qu'on ne peut prévoir d'avance, il faut qu'une surface importante de terrain soit constamment observée et pour cela une paire d'yeux ne suffira pas ; il en faudra un très grand nombre.

La recherche de l'abri partout et toujours a été le premier

principe de tactique des Boers. Deux circonstances en ont permis l'excellente application : les grandes portées et surtout l'absence de fumée. Que faut-il penser de la valeur de ce principe ? S'il est dangereux de toujours y recourir, il est évident que, partout où il peut être appliqué, il prolongera la durée de la lutte. Jusque-là, l'artillerie anglaise exerçant et manœuvrant toujours à découvert, l'avait négligé, mais il n'était point oublié ailleurs. Ainsi le règlement allemand dit : « Il est toujours désirable de se protéger contre le feu de l'ennemi en établissant des ouvrages, dès qu'on en aura le temps, même dans une action offensive. » Et plus loin : « Toute espèce d'ouvrage, même artificiel, est bon s'il peut rendre l'observation de l'ennemi plus difficile. »

Aussi l'auteur se demande ce qu'il adviendrait à l'artillerie anglaise si elle se trouvait en face d'une artillerie puissante recourant aux abris sans qu'elle-même veuille le faire.

A Colenso, tous les canons boers étaient à couvert et la plupart invisibles. A Spion Kop, on ne put en distinguer un seul. A Vaal Krantz, comme nous l'avons vu déjà, le seul qui fut aperçut, le Long Tom, était si bien abrité qu'on ne put rien contre lui. A Pieter's Hill, tous étaient à couvert et invisibles.

Autrefois, on pensait que le premier gage du succès était d'arriver à régler son tir le premier. Ce premier gage aujourd'hui pourrait bien être l'abri. Si l'artillerie, dans une prise de position en avant, tombe sous le feu de batteries invisibles, lequel des deux partis aura le dessus ? La réponse ne paraît guère douteuse. Aussi l'auteur conclut à ce qu'un retard dans l'ouverture du feu en vue de gagner le temps nécessaire pour se ménager un abri sera presque toujours avantageux.

Autre question : Quel est l'effet de l'artillerie sur les abris et sur les troupes derrière les abris ? Sur la Tugela, où les Boers construisirent beaucoup d'ouvrages, l'effet du tir des pièces de campagne comme celui des grosses pièces, obusiers de campagne ou 15 cm. de marine, fut nul. On pouvait facilement prévoir des résultats très faibles d'après les tirs de polygone, mais ce fait paraît avoir été une révélation pour l'artillerie anglaise qui, au dire de l'auteur, n'avait pas fait précédemment d'essais de tir contre des buts couverts. Comment cet effet a-t-il été presque nul en réalité ? Pour les ouvrages, les dégâts étaient rapidement réparés la nuit ; quant aux

hommes, sous le feu d'artillerie, ils restaient à couvert. Dès que l'infanterie de l'attaque approchait et que le bombardement diminuait, ils garnissaient les tranchées et décimaient leur adversaire. A la question : « Que fera l'artillerie si son tir est aussi insuffisant contre l'abri? » L'auteur répond : « Les occasions d'utiliser le shrapnel se feront plus rares ; il faudra revenir à l'étude d'un autre projectile et recourir aux gros calibres. »

Nous verrons le capitaine Gilbert traiter cette question d'une façon plus générale et y faire une autre réponse, qu'il tient pour l'une des principales leçons de la guerre. Aussi aurons-nous à revenir plus au long sur ce point, à la fin de cet article.

A propos de la mobilité, le capitaine Holmes Wilson constate que les pièces de marine et les obusiers de campagne se sont montrés suffisamment doués de cette qualité, même dans un pays privé de routes. Il fait ressortir l'importance de ce facteur pour l'artillerie lourde qui doit suivre l'armée. N'est-ce pas elle qui, dans un terrain comme celui de la Tugela, a dû ouvrir le combat? Quelque paradoxal que cela paraisse, l'artillerie lourde doit donc pouvoir arriver la première au feu et couvrir l'avance des autres armes. Avec une artillerie de campagne munie seulement de shrapnels et ne pouvant tirer à de grandes distances, le commandant d'une armée ne pourra pas tenter la moindre attaque avant l'arrivée de son artillerie lourde. A ce propos, il remarque qu'on reviendra à l'idée, abandonnée en 1870, de garder de l'artillerie en réserve. A quoi cela sert-il de pousser des canons en avant au début d'une action si c'est pour les exposer au feu sans qu'ils puissent répondre, comme cela est arrivé sur la Tugela? Si les pièces lourdes sont assez mobiles pour ouvrir le combat, l'artillerie de campagne ne devra-t-elle pas être réservée jusqu'au moment où son feu pourra être utile en le concentrant sur le point d'attaque décisive. Nous retrouverons ce retour à l'idée d'artillerie gardée en réserve dans les conclusions du capitaine Gilbert, mais dans un sens beaucoup plus large encore. En tous cas, l'emploi fréquent de l'artillerie lourde en Afrique ouvre des horizons nouveaux.

Notre témoin traite aussi la question si controversée du duel d'artillerie. Les théoriciens, dit-il, lui ont attribué un rôle prédominant et décisif dans le combat. C'est de l'issue favorable

de ce duel qu'ils font dépendre la possibilité de passer à l'attaque ou à la contre-attaque d'infanterie. C'est de lui qu'ils attendent le succès de la journée. Ils ont oublié un fait très simple pourtant : quand même l'un des partis désirera engager ce duel, l'adversaire, s'il n'en veut pas, pourra souvent, grâce à la poudre sans fumée et aux grandes portées, le refuser. Le duel d'artillerie n'a jamais eu de résultats décisifs dans la guerre sud-africaine, parce qu'il n'a jamais eu réellement lieu. L'artillerie boer était trop peu nombreuse pour l'accepter et grâce à son habileté à se couvrir, favorisée par la poudre sans fumée, elle arriva souvent à se maintenir. Ses pièces furent rarement réduites au silence. Lorsque quelques-unes venaient à être découvertes et commençaient à recevoir du feu, elles étaient déplacées et rentraient au combat derrière quelque autre emplacement préparé à l'avance. Ce fut le jeu joué à Colenso, Spion Kop, Brakfontein et Vaal Krantz¹. Dans les batailles de l'avenir, si l'artillerie sait se masquer, elle ne sera pas vue. Sur quoi tirera celle de l'attaque? Elle pourrait, en utilisant l'abri comme la défense, chercher à détruire les pièces de la défense une à une à mesure qu'elle les apercevrait. Pour éviter cette destruction successive, la défense se verrait obligée à ouvrir le feu sur toute la ligne et à démasquer sa position. Cependant, sur la Tugela, les bombardements de reconnaissance ne provoquèrent jamais de réponse; on tirait au hasard parce qu'on ne voyait rien. Il serait prématuré de dire que le duel d'artillerie est mort, mais il ne survivra pas tel qu'on se le représentait, en général, jusqu'à présent.

Si l'on peut constater là un changement dans la tactique de l'artillerie, rien ne vient infirmer le principe de la concentration du feu. Ce principe, dont Napoléon tira des résultats remarquables à Friedland à l'aide de ses batteries massées, est resté toujours fertile dès lors. Les Allemands en firent constamment usage en 1870. Si l'expérience en Afrique a prouvé la justesse du principe, elle a montré l'impossibilité où l'on pouvait souvent se trouver de l'appliquer. Il est avantageux toutes les fois qu'on a un but de quelque importance et visible. C'était à des buts de ce genre que s'attendait l'artillerie anglaise en arrivant en Afrique. Mais sur quoi concentrer son

¹ La différence d'opinion sur ce point du témoin allemand que nous verrons plus loin semble motivée par la moindre résistance de l'artillerie boer dans le terrain plus ouvert de l'Orange.

feu quand on ne voit rien ? On n'avait pas prévu que l'invisibilité de l'ennemi rendrait à l'artillerie l'application de ce principe souvent irréalisable. Ce fut le cas à Colenso, Spion Kop et Vaal Krantz. Cependant, si à Spion Kop, l'artillerie anglaise massée ne put agir, les pièces boers, bien qu'éparses, surent concentrer leur feu sur le plateau si chèrement disputé et prouvèrent tout ce que l'on peut attendre de ce principe fécond.

(A suivre.)

Major P. VAN BERCHEM.

